Singer Amy, *Constructing Ottoman Beneficence. An Imperial Soup Kitchen in Jerusalem*

Albany, State University of New York Press, 2002. 240 p.

En s'attaquant à la *'imâret* que Hürrem Sultane, l'épouse préférée de Soliman le Magnifique, a fait construire à Jérusalem, Amy Singer poursuit une recherche patiemment menée depuis des années autour de ce personnage et de son implication dans la Palestine ottomane. Un ouvrage intitulé *Palestinian Peasants and Ottoman Officials* avait déjà paru en 1994 aux Presses Universitaires de Cambridge en Grande-Bretagne, suivi de divers articles. Le fonctionnement et les vicissitudes de cette « soupe populaire » constituent toutefois en même temps un prétexte pour soulever une série de questions, sur le rôle des femmes dans la haute hiérarchie ottomane, sur le pouvoir que confère la distribution de nourriture et le rôle symbolique de cet acte, ou sur les mécanismes de bienfaisance en général. La très riche documentation, directement puisée aux services des archives ottomanes centraux – ceux de la Présidence du Conseil (Başbakanlık Osmanlı Arşivi) ou ceux du Palais de Topkapı – et complétée par les sources locales, patiemment réunie par l'auteur lui permet d'amorcer une série de réponses.

L'ouvrage commence par poser la question maintes fois traitée, mais toujours ouverte, de la nature et de l'objectif de la fondation pieuse (*waqf* ou *habous*). L'auteur ne partage pas les critiques portées par les pourfendeurs de cette institution. Elle indique d'une part que, malgré l'étymologie des termes qui la définissent, la fondation pieuse musulmane ne contribue pas à immobiliser biens et ressources, mais qu'elle contient nombre de dispositions souples la rendant économiquement viable. Cela devrait conduire – et c'est sa deuxième remarque à ce propos – à considérer sous cette optique la gestion des gérants, laquelle pourrait autrement paraître, vue sous l'aspect de la stricte observation de l'acte fondateur, comme désinvolte ou intéressée.

L'analyse des documents concernant la fondation de la *'imâret* et sa gestion pendant le règne de Soliman le Magnifique (mort en 1566), qui occupe deux chapitres, permet de vérifier ce qui précède, mais de voir aussi la complexité de l'entreprise. Pris entre les paysans de la Syrie et de la Palestine qui fournissent, en argent et en nature, les revenus de la fondation, entre les notables locaux en compétition pour sa gestion et l'administration centrale, les gérants assument une tâche quasi impossible, ce qui explique la durée relativement courte (trois ans en moyenne) de leur charge. Augmenter les revenus équivaut à pressurer les paysans, assurer avec justice et bienveillance la perception risque de diminuer la prestation de services et mécontenter les bénéficiaires, les plaintes des uns et des autres attirant les foudres d'Istanbul.

Entre ces deux chapitres est insérée une partie traitant de la bienfaisance et du rôle des femmes dans celle-ci à travers une succession de trois personnages féminins qui ont marqué la Ville sainte : sainte Hélène, Tunshûq, la princesse mamelouke du XIVe siècle dont Hürrem a transformé le palais en *'imâret* et la Sultane ottomane. Si l'institution fondée par Hürrem succède du point de vue topographique à la demeure de Tunshûq, bien qu'il soit peu probable que celle-ci ait instauré une distribution régulière de nourriture de cette envergure, on ne sait rien de la création éventuelle d'une telle entreprise par sainte Hélène, ni de sa durée, et encore moins de sa localisation sur ce même site. Or, dans les siècles qui suivent la fondation de Hürrem, les pèlerins chrétiens occidentaux, dûment informés par leurs guides locaux, sont persuadés que la *'imâret* de la Sultane ottomane n'est qu'une pâle copie, une dégénérescence de la brillante entreprise que devait sans doute être l'œuvre de la sainte impératrice. S'agirait-il toutefois, comme semble le suggérer l'auteur, du travail de la mémoire locale, associant trois femmes d'horizons divers dans une œuvre de bienfaisance commune, ou d'une construction idéologique forgée par la fausse érudition combinée de pèlerins occidentaux, de religieux latins installés sur place et de guides intéressés, pour qui toute entreprise musulmane ne serait qu'usurpation maladroite et grossière d'une splendeur chrétienne ? Ainsi l'aqueduc de Maglova, bâti par l'architecte Sinân vers 1560 aux environs d'Istanbul, finit par devenir sous la plume des voyageurs l'« aqueduc de Justinien » et la mosquée al-Azhar du Caire n'est pour les visiteurs européens du XVIe siècle que « la maison de Lazare » !

Le dernier chapitre élargit le débat à la dimension symbolique de la distribution de nourriture et au pouvoir que cet acte confère. Le sujet est évidemment universel et c'est sa dimension ottomane, ou plus largement musulmane, qui est abordée ici. Mais à la base des aspects symboliques se trouve la dure réalité quotidienne. Dans Istanbul du temps de Hürrem, 6% des maisons possèdent des cuisines et le petit peuple, dans la capitale ottomane comme au Caire, n'a pas les moyens de confectionner sa propre nourriture. Donc, dans cet État patrimonial qu'est l'Empire ottoman, où ce qui relèverait en d'autres lieux et temps du service public se manifeste par des initiatives personnelles des dirigeants, les *'imâret*-s fondées par les membres de la famille impériale ou par les hauts dignitaires pallient avant tout un besoin primordial de la population. Par ailleurs des centaines de fondations pieuses, établies par des particuliers dans la capitale ottomane, affectent des fonds pour la nourriture des pauvres à diverses occasions, le retour attendu étant à l'évidence du prestige social en ce bas monde et le salut de l'âme dans l'autre.

On pouvait pousser plus loin le raisonnement en disant que, dans une société où les richesses, acquises dans la plupart des cas grâce à une affiliation à l'État, sous une forme ou sous une autre, ne sont pas réinvesties dans un domaine productif susceptible de fournir des emplois, et

BCAI 20 (2004) Singer Amy : Constructing Ottoman Beneficence. An Imperial Soup Kitchen in Jerusalem, recensé par Stéphane Yerasimos
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

donc des ressources, à de larges couches de la population, la seule issue consiste en cette redistribution directe dont les fondations pieuses constituent l'instrument privilégié. En ce sens, on pourrait toujours se demander en quoi les *waqf*-s contribuent à rendre improductives les richesses accumulées en entravant par cette redistribution leur réinvestissement et en quoi ils permettent une redistribution directe des richesses qui resteraient autrement accumulées sans usage autre que somptuaire. Le débat reste toujours ouvert, mais l'ouvrage d'Amy Singer amorce incontestablement de nouvelles perspectives dans ce domaine.

Stéphane Yerasimos
Université Paris VIII

BCAI 20 (2004) Singer Amy : Constructing Ottoman Beneficence. An Imperial Soup Kitchen in Jerusalem, recensé par Stéphane Yerasimos
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net